

pire difficulté n'est pas là. Elle résiderait plutôt, à notre avis, dans le passage resté jusqu'à présent inconcevable du type classique de Hâritî à celui, si proche pour le sens et pourtant si différent d'aspect, de la Lakshmi moderne.

Tel est justement le double hiatus, intéressant celui-ci le fond et celui-là la forme, sur lequel la planche LXII est la bien venue à jeter pour la première fois un pont. Son imperturbable éclectisme fait en effet voisiner avec la *cornucopia* et les draperies helléniques le motif indigène des Nâgas et des lotus : et ainsi elle participe à la fois des deux sources d'inspiration auxquelles a puisé l'art de l'Inde médiévale. D'une part la présence, le support, le geste des éléphants, l'apparentent à la Mâyâ bouddhique ; de l'autre la corne d'abondance, si mal comprise qu'elle puisse être, la rattache non moins directement à la Tychè grecque ; que chez elle enfin cet attribut étranger, si choquant pour les idées indiennes, cède définitivement la place au vieux décor issu du terroir, et nous passons aussitôt, par une transition non moins naturelle, aux images encore en vogue de Lakshmi.

Une sorte de tableau synoptique pourra permettre de mieux saisir les rapports réciproques des documents dont nous disposons désormais :

